

LES VENDANGES

Souvenirs lorrains de Louise-Emilie COLIN-DUMONT (1890-1990)
récueillis par Mme Marcelle BILLAUDOT (Troisième partie)

Octobre

Grand moment pour la famille, c'est l'époque des vendanges. Papa réserve quelques jours sur son congé annuel et nous partons à Barisey pour aider nos grands-parents.

Le soir de notre arrivée, nous voyons que tout est prêt pour partir tôt dès le lendemain matin : cuvelle sur le chariot, tendelins (hottes de bois), paniers, ciseaux, serpettes. Grand-père a graissé nos chaussures pour attendrir le cuir. Il faut croire qu'elles sont encore bien dures, car je reviens le soir avec les talons écorchés; peut-être sont-elles trop courtes, car elles servent d'une année sur l'autre et comme je suis la plus petite, j'hérite de celles de ma soeur qui ne sont pas faites à mon pied. Quoiqu'il en soit, je ne me souviens pas de vendanges où je n'ai eu de blessures, ce qui explique les petites boules que j'ai gardées toute ma vie au-dessus des talons.

Grand-mère a fait une grande et épaisse soupe au lard; pas de veillée pour se lever de bon matin; maman couvre les braises dans l'âtre et nous voilà couchées. À notre réveil, nous trouvons un bon déjeuner et, en route. Parfois, à travers le brouillard, nous allons de Barisey-au-Plain à Barisey-la-Côte (près de 3 km); mais, le premier jour, nous commençons par une vigne à Housselmont, sur une pente très raide (on se baisse à peine pour cueillir) et mal exposée. On n'y récolte que de petits grappillons rougeâtres, à peine mûrs. Et j'entends chaque année maman:

- Nous ferions mieux de laisser cela grand-père; cela ne peut faire du vin convenable!

- C'est bon, je les mettrai à part; cela fera tout de même de la boisson, laissez seulement les "conscrits" (les raisins à peine mêlés).

Cela ne durait pas une heure et on gagnait, à Barisey, en suivant la crête, une belle vigne aux raisins bien mûrs qu'on aurait cru recouverts d'une petite buée bleue. Avant de se mettre au travail, on choisissait la plus belle grappe et, bien que très froide, on la trouvait bien savoureuse et sucrée.
- Allons, allons, disait maman, il faut avoir fini pour midi, car on déplacera la cuvelle pour vendanger cet après-midi près de l'église.

Appréciant, d'après sa charge, combien de ceps en emplissait un, grand-père disposait les tendelins, à distance régulière, dans la vigne et les étayait avec des échalas. Au bout d'un moment de cueillette, l'anneau des ciseaux s'incrustait dans mon pouce et je demandais à ma soeur Camille de les échanger contre la serpette, bien plus commode, qu'elle se hâtait de prendre chaque matin. Elle accédait à mon désir quand maman intervenait, mais le prêt était toujours de courte durée.

Chacun avait son panier et, dès qu'il était plein, allait le vider dans le tendelin le plus proche; celui-ci, bien garni, nous emplissions le suivant. Papa quittait la cueillette pour devenir porteur. Les vignes étant desservies par de petits sentiers, la cuvelle était restée sur le chemin de voitures et il y avait parfois une certaine distance à parcourir sur la rocaille et les pentes. La difficulté du portage, augmentée du poids du tendelin plein, demandait beaucoup de force; papa avait la robustesse nécessaire.

Quand le temps était sec, brouillard du matin dissipé, on commençait à se réchauffer vers 10 heures et tout allait bien; mais s'il pleuvait, même bien protégés par nos vêtements, ma soeur et moi devenions maussades comme le temps. Toutes les dix minutes, nous nous enquêrions de l'heure, aspirant au repos; grand-mère nous tendait l'immense parapluie de cotonnade bleue pour nous abriter; mais maman exigeait le travail, l'horaire étant établi sans pouvoir y apporter de fantaisie.

Camille essayait de se faire mettre hors du chantier (elle aurait tant aimé courir à travers les sentiers!). Quand grand-père était assez près d'elle, elle battait, à coups d'échalas, à tort et à travers, les plus beaux ceps et les raisins bien mûrs perdaient les plus grosses graines. Grand-père disait alors:

- Ah! je vais te faire quitter la vigne!

Mais maman qui avait compris le subterfuge intervenait vivement:

- Mais non, grand-père, elle serait trop contente de ne rien faire, elle va venir cueillir près de moi.

Le coup était manqué.

Enfin arrivait l'heure du repas. Assis en rond, nous attendions impatiemment. Grand-mère sortait du panier la grosse miche enveloppée d'un torchon; bon pain qu'elle faisait elle-même dans la huche que j'ai chez moi. Maman taillait, alors, de longues et épaisses tranches sur lesquelles elle tartinaient le lard cuit dans la soupe de la veille. Grand-père pelait et hachait finement de l'échalote grise dont il parsemait nos tartines et nous dévorions cela à belles dents. Ensuite une tartine de fromage blanc et le dessert était sur place. Un demi gobelet de vin de l'année précédente amenait les réflexions des parents et grands-parents sur la récolte : - *Nous en ferons plus cette année !* - *Il y en aura un peu moins, mais il sera meilleur !* - *Ah ! Ce sera un riche vin !* - *Il faudra en mettre en bouteille !*

Et on entendait les louanges du 93 !

Après déjeuner, nous changions de quartier ; une belle vigne et deux gros pommiers (Moulins et Saint-Louis) nous attendaient. Le travail reprenait avec bonne humeur, nous croquions une pomme, de temps à autre; la cuvelle était proche, papa n'était donc jamais éloigné de nous et nous évitions de nous attirer une observation qu'il put entendre. Les grands parents et maman nous voyant raisonnables nous encourageaient, de temps en temps, par un petit compliment et nous mettions du coeur à l'ouvrage puisque cela permettait de finir la journée plus tôt.

Quand il fallait rentrer, fatiguée et boitillant, je m'effrayais du grand chemin à faire et maman essayait toujours de m'installer sur le chariot où la cuvelle prenait toute la place. Elle se hâtait de partir avec grand-mère pour allumer le grand feu dans l'âtre qui servait à sécher nos vêtements et préparer la soupe. Sans souci de sa fatigue, elle portait au bras le gros panier des plus beaux raisins détournés pour être conservés jusqu'à Noël et qu'elle ne voulait pas confier aux cahots du chariot.

À l'arrivée de la voiture, devant la maison, je me précipitais vers la cheminée pour réchauffer mes membres engourdis. Peu de temps après, ma soeur et moi commençons à faire la navette entre la cuisine et la cuvelle, munies d'un verre. Papa écrasait le raisin, grand-père transportait jus, pulpe et rafles dans le grand foudre. Nous étions gourmandes

et heureuses de déguster ce beau jus gris rosé si sucré, le vin doux. Nous faisons halte dans la grange pour ne pas nous en faire interdire une trop grande consommation. Cela avait bien quelques inconvénients le lendemain, mais cela ne nous empêchait pas de recommencer.

La vendange se poursuivait ainsi pendant trois jours; puis, tout rentrait dans l'ordre, outils nettoyés et rangés, vêtements lavés et séchés pour l'an prochain.

Maman préparait alors un bon repas, grand-mère faisait la quiche, des brioches, des gaufres.

Papa et grand-père, heureux de la récolte, se séparaient en prenant rendez-vous pour le moment de soutirer le vin. Et papa faisait toujours ses recommandations : - *Fais attention, ne te penche pas au-dessus du foudre quand tu iras remuer et casser la croûte des rafles.*

Grand-père a toujours été bien prudent et grand-mère le surveillait à ce moment.

La prochaine rencontre chez les grands-parents comportait une cérémonie importante : goûter le vin. À l'aide d'une pipette le tâte-vin, on en prélevait un peu dans un tonneau qu'on rebouchait bien soigneusement.

Grand-père et papa, très satisfaits, faisaient claquer la langue au palais; grand-mère ne se risquait à aucune réflexion, mais maman n'aimait pas beaucoup ce petit vin lorrain et déclarait souvent : - *Il a un goût !*

Et c'était toute une discussion sur le goût de tonneau, goût de moisi, goût de soufre, de pierre à fusil, de terroir... La deuxième fois qu'elle en buvait, maman disait : - *Eh bien, oui, il faut s'y habituer.*

C'était une victoire pour papa et grand-père qui n'acceptaient pas d'être accusés de n'avoir pas bien soigné les tonneaux. Et ils étaient bien contents aussi de voir leurs efforts récompensés puisque la récolte suffisait à la consommation familiale.